

Introduction

L'œuvre de Michel Foucault est complexe : on en a souvent souligné la grande variété des champs d'enquête, l'étonnante écriture baroque, les emprunts à d'autres disciplines, les tournants et les retournements, les changements de terminologie, la vocation tout à tour philosophique et journalistique — bref, rien qui puisse ressembler à ce que la tradition nous a habitué à concevoir comme un système philosophique. Le *Dictionnaire Foucault* s'inscrit dans cette même différence, puisqu'il présente tout à la fois la reprise de concepts philosophiques hérités d'autres pensées — et parfois largement détournés de leur sens initial —, la création de concepts inédits et l'élévation à la dignité philosophique de termes empruntés au langage commun ; par ailleurs, c'est un vocabulaire qui émerge très souvent à partir de pratiques, et qui se propose à son tour comme générateur de pratiques : parce qu'un outillage conceptuel, c'est à la lettre, aimait à rappeler Foucault, une « boîte à outils ». Enfin, avant d'être fixé définitivement dans les livres, le vocabulaire se forge et se modèle dans le laboratoire de l'œuvre : l'énorme corpus de textes épars repris il y a quelques années sous le titre de *Dits et Écrits* fournit de ce point de vue un aperçu formidable du travail de production de concepts qu'implique l'exercice de la pensée ; de la même manière, l'entreprise de publication — encore aujourd'hui en cours — des cours au Collège de France constitue un précieux aperçu de la manière dont se construisent progressivement les champs d'enquête, les hypothèses et les instruments conceptuels de la recherche foucauldienne. Il faut enfin souligner que ce laboratoire de la pensée n'est pas seulement le lieu où se créent les concepts mais bien souvent aussi le lieu où, dans un mouvement de retournement qui est toujours présent chez Foucault, ils sont dans un second temps passés au crible de la critique interne : les termes sont donc produits, fixés puis réexaminés et abandonnés, modifiés ou élargis dans un mouvement continu de reprise et de déplacement.

Le projet d'un *Dictionnaire Foucault* se devait de rendre compte de tout cela à la fois. Tâche ardue, certes, puisqu'il ne s'agissait en aucun cas de chercher à immobiliser ce mouvement, mais qu'en même temps il fallait chercher à rendre intelligible la cohérence fondamentale de la réflexion foucauldienne. Nous avons donc dû opérer des choix — souvent difficiles — afin de rendre visibles les passages essentiels de cette problématisation continue ; et dans la mesure du possible, nous avons tenté de tisser systématiquement, à travers un jeu de renvois, la trame à partir de laquelle le parcours philosophique de Foucault pouvait être rendu intelligible dans la complexité de ses ramifications et de ses retournements. À la fin de sa vie, Foucault aimait à parler de « problématisation » et n'entendait pas par là la re-présentation d'un objet préexistant ni la création par le discours d'un objet qui n'existe pas, mais « l'ensemble des pratiques discursives ou non-discursives qui fait entrer quelque chose dans le jeu du vrai et du faux et le constitue comme objet pour la pensée (que ce soit sous la forme de la réflexion morale, de la connaissance scientifique, de l'analyse politique, etc.) ». Il définissait donc ainsi un exercice critique de la pensée s'opposant à l'idée d'une recherche méthodique de la « solution », parce que la tâche de la philosophie n'est pas de résoudre — y compris en substituant une solution à une autre — mais de « problématiser », non pas de réformer mais d'instaurer une distance critique, de faire jouer la « déprise ». Le plus grand hommage que nous puissions aujourd'hui rendre à Foucault, c'est précisément de restituer à sa pensée sa dimension problématique. Ce dictionnaire se veut donc moins un simple ensemble de termes énumérés selon l'ordre alphabétique que la tentative de reconstituer la diversité de ces problématisations — successives ou superposées — qui font l'extraordinaire richesse des analyses foucauliennes.

Le lecteur pourra constater dans ce *Dictionnaire Foucault* trois partis-pris que nous revendiquons comme de véritables choix de méthode :

- La multiplication des entrées : on y trouvera aussi bien des concepts strictement foucauliens que des notions qui sont devenues fondamentales dans un certain nombre de lectures actuelles de Foucault.

Il est en effet assez frappant de constater la très grande variété des travaux récents consacrés au philosophe, en France comme dans le reste du monde ; et, plus encore peut-être, le foisonnement étonnant des usages et des applications de Foucault à d'autres réalités et à d'autres objets que ceux qui furent réellement les siens. Or ces « usages » passent essentiellement à travers des emprunts — de concepts, de choix méthodologiques, de problématiques — dont, encore une fois, le lexique en mouvement de la pensée foucauldienne nous semble capable de rendre compte. Quand cela était légitime, nous avons donc voulu rendre compte aussi de cet essaimage de la pensée de Michel Foucault en dehors d'elle-même.

— L'intensification des effets de renvoi : là où cela était possible, nous avons cherché à démultiplier les renvois d'une notion à une autre, d'un type de problématique à un autre, d'un choix méthodologique à un choix conceptuel ou vice-versa. Nous avons en effet tenu à montrer non seulement à quel point le travail de Foucault se construisait à partir de « lignes » problématiques cohérentes, mais de quelle manière ces lignes — à travers toute une stratégie du détour et de la reprise, du déplacement et de la reformulation, de la rupture lexicale et du tâtonnement notionnel — ont été paradoxalement le socle d'une critique radicale de la linéarité de la pensée et de la systématisme de la philosophie. Ces renvois ne prennent pas la forme d'une indication formelle à la suite du texte consacré à telle ou telle notion, mais sont inclus dans le texte lui-même : c'est ainsi, par exemple, que l'on trouvera une référence aux notions de « norme », de « biopolitique », de « gouvernementalité » et de « population » dans l'article consacré à « individu/individuation », et qu'à l'inverse, chacune de ces quatre notions déploiera à son tour un réseau de renvois dans la notice qui la concerne. Le sens et la richesse de l'appareillage conceptuel foucauldien se jouent dans ce lent tissage de rapports d'un axe de recherche à un autre, d'une périodisation à une autre, d'un champ d'enquête à un autre : c'est précisément — aimerions-nous croire — ce en quoi consiste sa spécificité et sa consistance. Suivre pas à pas *les mots de Foucault* — dans leur valeur d'inauguration et dans leur éventuel abandon, dans leur transformation et dans leur réorientation —, c'était dès lors essayer de montrer aussi cela : la tentative d'une cohérence

n'excluant ni le mouvement, ni le saut, ni la discontinuité, ni l'écart, mais se construisant au contraire dans les rapports et les renvois, les torsions et les reprises, les déplacements et les jeux d'échos — en un mot, moins une philosophie du concept qu'une philosophie de la différence à l'œuvre.

– L'ajout, à la suite de la soixantaine de concepts présentés, d'une série de noms propres dont nous pensons qu'ils sont déterminants dans le processus d'élaboration de la pensée foucauldienne. On n'y trouvera bien entendu pas d'exposé approfondi de l'influence de tel ou tel auteur sur Foucault, mais plutôt l'indication, selon les cas, d'un point de rencontre, d'un clivage polémique, d'un terrain de débat, d'un emprunt conceptuel ou d'une dette : une sorte de cartographie élémentaire et partielle — partielle sans doute aussi — des ressemblances de famille, des parentés imaginaires et des débats souterrains qui innervent un parcours de pensée complexe et ouvert tout au long de trente ans de réflexion philosophique et politique.

Nous avons, pour finir, largement enrichi la bibliographie critique afin de permettre au lecteur de prolonger et de poursuivre, à travers la lecture des textes eux-mêmes et l'utilisation de la littérature secondaire, certaines des pistes que nous espérons avoir su lui proposer.

Judith Revel

Actualité

▮ La notion d'actualité apparaît de deux manières différentes chez Foucault. La première consiste à souligner comment un événement — par exemple le partage entre la folie et la non-folie — non seulement engendre toute une série de discours, de pratiques, de comportements et d'institutions, mais se prolonge jusqu'à nous. « Tous ces événements, il me semble que nous les répétons. Nous les répétons dans notre actualité, et j'essaie de saisir quel est l'événement sous le signe duquel nous sommes nés, et quel est l'événement qui continue encore à nous traverser »¹. Le passage de l'archéologie à la généalogie sera pour Foucault l'occasion d'accentuer encore cette dimension de prolongement de l'histoire dans le présent. La seconde est en revanche strictement liée à un commentaire que Foucault, en 1984, fait du texte de Kant « Qu'est-ce que les Lumières »². L'analyse insiste alors sur le fait que poser philosophiquement la question de sa propre actualité, ce que fait Kant pour la première fois, marque en réalité le passage à la modernité.

▮ Foucault développe deux lignes de discours à partir de Kant. Pour Kant, poser la question de l'appartenance à sa propre actualité, c'est — commente Foucault — interroger celle-ci comme un événement dont on aurait à dire le sens et la singularité, et poser la question de l'appartenance à un « nous » correspondant à cette actualité, c'est-à-dire formuler le problème de la communauté dont nous faisons partie. Mais il faut également comprendre que si nous reprenons aujourd'hui l'idée kantienne d'une ontologie critique du présent, c'est non seulement pour comprendre ce qui fonde l'espace de notre discours mais pour en dessiner les limites. De la même manière

1. « Sexualité et pouvoir », conférence à l'université de Tokyo (1978), repris in *Dits et Écrits* (dorénavant cité *DE*), Paris, Gallimard, 1994, vol. 3, texte n° 233.

2. Voir à ce sujet « What is Enlightenment ? », in P. Rabinow (coord.), *The Foucault Reader*, New York, Pantheon Books, 1984, repris in *DE*, vol. 4, texte n° 339 ; et « Qu'est-ce que les Lumières », in *Magazine Littéraire*, n° 207, mai 1984, repris in *DE*, vol. 4, texte n° 351.

que Kant « cherche une différence : quelle différence aujourd'hui introduit-il par rapport à hier ? »¹, nous devons à notre tour chercher à dégager de la contingence historique qui nous fait être ce que nous sommes des possibilités de rupture et de changement. Poser la question de l'actualité revient donc à définir le projet d'une « critique pratique dans la forme du franchissement possible »².

▮ « Actualité » et « présent » sont au départ synonymes. Cependant, une différence va se creuser de plus en plus entre ce qui, d'une part, nous précède mais continue malgré tout à nous traverser et ce qui, de l'autre, survient au contraire comme une rupture de la grille épistémique à laquelle nous appartenons et de la périodisation qu'elle engendre. Cette irruption du « nouveau », ce que Foucault comme Deleuze appellent également un « événement », devient alors ce qui caractérise l'actualité. Le présent, défini par sa continuité historique, n'est au contraire brisé par aucun événement : il ne peut que basculer et se rompre, en donnant lieu à l'installation d'un nouveau présent. C'est ainsi que Foucault trouve enfin le moyen d'intégrer les ruptures épistémiques dont il avait pourtant eu tant de mal à rendre compte, en particulier au moment de la publication des *Mots et les choses*.

Aphrodisia

▮ La notion d'*aphrodisia* apparaît chez Foucault dans le cours au Collège de France de l'année 1980-1981, « Subjectivité et vérité », et constituera par la suite l'un des thèmes centraux du second volume de *l'Histoire de la sexualité, L'Usage des plaisirs*³. Dans le cadre d'un projet général d'enquête portant sur les modes institués de la

1. « What is Enlightenment ? », *op. cit.*

2. *Ibid.*

3. « Subjectivité et vérité », *Annuaire au Collège de France, 81^e année, Histoire des systèmes de pensée, année 1980-1981*, 1981, pp. 385-389, repris in *DE*, vol. 4, texte n° 304.

connaissance de soi, Foucault est en effet amené à travailler sur les « techniques de soi », c'est-à-dire à formuler, au sein d'une histoire de la subjectivité, les différentes mises en place et transformations du « rapport à soi-même » dans l'histoire de notre culture. Cet axe de recherche reçoit alors deux limitations afin d'en rendre dans un premier temps le parcours plus aisé : une limitation chronologique (puisque'il s'agit d'étudier les « techniques de vie » dans la culture hellénique entre le 1^{er} siècle avant J.-C. et le II^e siècle après J.-C., en particulier chez les philosophes, les médecins et les moralistes), et une limitation thématique, puisque le domaine d'enquête est alors restreint « à ce type d'acte que les Grecs appelaient *aphrodisia* »¹. La définition des *aphrodisia* est à la lettre celle des « œuvres, [des] actes d'Aphrodite »², c'est-à-dire des actes, des gestes, des contacts qui procurent du plaisir : « Les Grecs et les Romains avaient un terme pour désigner les actes sexuels, les *aphrodisia*. Les *aphrodisia* sont les actes sexuels dont il est d'ailleurs difficile de savoir s'ils impliquent obligatoirement la relation entre deux individus, c'est-à-dire l'intromission. Il s'agit en tout cas d'activités sexuelles, mais absolument pas d'une sexualité durablement perceptible dans l'individu avec ses relations et ses exigences »³.

▮ Cette analyse implique alors deux déplacements conséquents. Le premier est la distinction nette entre les *aphrodisia* (qui impliquent à la fois des actes et des plaisirs) et la simple concupiscence — c'est-à-dire le recentrement exclusif sur le thème du désir qui sera, plus tard, au centre de la morale chrétienne, et qui permettra de fixer les interdits et les lois sous la forme d'une pensée de la mortification de la chair. En effet, chez les Grecs, « L'attirance exercée par le plaisir et la force du désir qui portent vers lui constituent, avec l'acte même des *aphrodisia*, une unité solide. Ce sera par la suite un des traits fondamentaux de l'éthique de la chair et

1. « Subjectivité et vérité », *op. cit.*, p. 215.

2. *L'usage des plaisirs*, (*Histoire de la sexualité*, vol. II), Paris, Gallimard, 1984, p. 215.

3. « Interview de Michel Foucault », entretien avec J. François et J. De Wit, *Krisis, Tijdschrift voor filosofie*, 14^e année, mars 1984, pp. 47-58, repris in *DE*, vol. 4, texte n° 349, p. 661.

de la conception de la sexualité que la dissociation — au moins partielle — de cet ensemble. Cette dissociation se marquera d'un côté par une certaine "élision" du plaisir (dévalorisation morale par l'injonction dans la pastorale chrétienne à ne pas rechercher la volupté comme fin dans la pratique sexuelle ; dévalorisation théorique qui se traduit par l'extrême difficulté à faire place au plaisir dans la conception de la sexualité) ; elle se marquera également par une problématisation de plus en plus intense du désir (dans laquelle on verra la marque originaire de la nature déchue ou la structure propre à l'être humain) »¹. Le deuxième déplacement, qui est la conséquence du premier, est à la fois de nature historique et conceptuelle : il trace une distinction nette entre ce qui relève de l'*éthique* grecque et ce qui appartient à la *morale* chrétienne. À la faveur d'une périodisation précise du système de pensée étudié à travers les *aphrodisia*, Foucault construit en effet en creux ce contre quoi la pastorale chrétienne va se dresser et inventer un code à la fois prescriptif (individuellement) et normatif (socialement) : une autre manière de faire valoir aussi — par différenciation — l'enquête archéologique sur les Grecs comme une analyse généalogique de ce que nous avons par la suite été appelés à être.

▮ L'analyse des *aphrodisia* sert en réalité à formuler de manière extrêmement claire ce que Foucault appellera par la suite l'*ethos*, la substance éthique. À la différence de la morale, qui prescrit et impose au sujet des comportements et des conduites, l'éthique est en effet ce qui permet à la personne de se constituer comme sujet de sa propre vie et de ses propres actions. Cette production de soi n'est pas compréhensible sans des modes de subjectivation qui sont historiquement déterminés, et qui se donnent à partir d'un rapport à soi qui est précisément ce à partir de quoi le sujet va se produire. C'est ce que Foucault, dans le sillage des Grecs, appelle l'*ethos*. « Une chose en effet est une règle de conduite ; autre chose la conduite qu'on peut mesurer à cette règle. Mais autre chose encore, la manière dont on doit "se conduire" — c'est-à-dire la manière dont on doit se constituer soi-même comme sujet moral

1. *L'usage des plaisirs*, op. cit., pp. 51-52.